L'ABEILLE DE LA N.ORLEANS

Bureaux 73 rue de Chartres

NOUVELLE-ORLEANS

MERCREDI MATIN, 21 JUILLET.

FEUILLETON.

LE

PRINCE POGOUTZINE.

PAR

ERNEST DAUDET.

VI

Jeanne Aubry était que de ces femmes dont les faveurs nous sont en plus grand. A treize ans sa mère l'avait vendue à un vieillard. Celui ci l'aima, voulut assurer son avenir, la fit lauréate avec pour développer son intelligence, et lui ouvrit le théâtre. Jeanne aurait pu y vivre de son talent et de son travail, dans une honnêteté relative. Mais, de marché, dont actions enfant elle avait été l'objet, elle garda l'habitude de se vendre. La cupidité étouffa son cœur. Le jeunesse, l'esprit, la tendresse, les pure sentiments qui peuvent fleurir dans les âmes les plus vivifiées, n'étaient rien pourtant, elle ne les demandait pas à l'homme qui tombait à ses pieds. Elle n'avait qu'un mot à demander, le mot : Qu'il m'apporte, or, argent ou diamant, c'en était assez pour la satisfaire. L'histoire de Danae est bien belle. Elle n'avait jamais rien aimé, elle n'ai aimait rien, pas même sa beauté. Elle la considérait comme l'instrument de sa fortune,—un instrument qui devait être ménagé,—comme un sacrée exigeant et impérieux, qui elle subissait comme un compagnon de chaîne qu'il ne fallait pas irriter.—Elle n'exigeait même pas qu'on lui en fît hommage. Que l'amant s'arrêtât, on qu'il ne fît que passer, qu'importe, s'il payait ? Telle était cette étrange créature, sortie de l'un des faubourgs de Paris, et qui avait traqué son cœur pitoyen contre le mur plein romanesque de Jeanne Aubry.

Mais, à côté des femmes qui se vendent, il en est de plus dangereuses ; ce sont celles qui se livrent froidement et facilement à celui qui leur plaît, sans exigences cupides, mais avec une sérieuse, sans amour, poussées uniquement par des désirs condamnés à n'être jamais assouvis, par le besoin du mal faire, par des instincts plus ou moins obscurs que ceux de la femme. Des cervelles malsaines, des appétits dévorants, voilà ce qui les rend avides de plaisir. Malheur à qui tombe dans leurs mains ! Elles savent comment on corrompt les plus innocents. Elles pétrissent sur un homme, brouillent son intelligence, son cœur, son vampirisme voluptueux, un l'abandonnent que, lorsque il gère vivant elles ont fait un cadavre.

Ce genre ne peut pas toujours les plus belles, parmi celles que nous rencontrons, qui nous saisit, elles n'ont pas beaux de la beauté sereine, éclatante, pour allumer des désirs mortels. C'est avec le regard qu'elles exploitent l'homme et le gouvernent. Que leur corps soit plus ou moins de charmes, que la fleur de la jeunesse soit plus ou moins épanouie, cela n'importe pas, si le vice enlève tout dans leur vie et la flamme de vie dont le serpent révéla le secret à Ève, et aux rayons de laquelle le premier homme se brûla. Les coulisses l'étaient pleines de ces femmes Sans noblesse, qui peut se dire en quelques mots, se prouvera. Elle n'avait jamais connu son père. Sa mère était bien mondaine, qui tout tomber un soir, mourant de froid et de faim, contre les portes d'un château, situé en Bohême, à quelques lieues de Prague. Le château appartenait à un riche seigneur, nommé le comte Touazig. On y recueillit la mère et l'enfant. La première y mourut le même jour. L'enfant, qui s'appelait Marie, y demeura, y fut élevée, et grandit librement à côté du fils du comte, qui avait quelques années de plus qu'elle. A six-ans elle savait lire, écrire, filer du lyrel et du fil d'or. Elle épousa le jouet, et sentit avec lui, à la barbe du vieux, que la contrefaction qu'on appelle pudeur, sans lui laisser le temps de déshonorer les fugitifs. Ils se virent, au lendemain de leur mariage, libres et maîtres d'une fortune considérable.

A quatre ans de là, la comtesse devint veuve, un équivalent prématuré lui ayant enlevé son mari. Elle le pleura peu, vendit ses bijoux, et ne laissant derrière elle d'autre famille que celle du comte, qui ne lui l'honorable témoigné jamais de dédain, elle prit son vol vers la France. Séjourneuse, sans inexpérience, et, par-dessus tout, sa nature emportée, vivace, la perdirent sur ce chemin. Bien que riche et titrée, elle eut, en peu de mois, de si bruyantes aventures, que quelques femmes du monde, qui d'abord l'avaient reçue, cessèrent de la voir. Elle vécut alors sans contrainte, s'initiant des hommes les plus rares de Paris, en les avec des filles, s'abandonna à toute la fougue de ses passions.

C'est la belle Hélène ridicule d'Europe, disait, en parlant d'elle, le prince Pogoutzine.

On s'explique, ces mots, lorsqu'on sauru qu'il n'était pas de folies que la comtesse n'eût commises ; pas de caprices auxquels elle n'eût cédé, pas d'extravagances devant lesquelles elle s'est reculée. Elle habitait, rue Barbet-de-Jouy, un petit hôtel, que les bonnes femmes du quartier appelaient la maison du diable. On partait dans le monde, comme d'une curiosité inquiétante, des fêtes qu'elle y donnait, et qui, souvent dégénéraient en orgies. Elle allait, la sorte, sans souci de sa pudeur, de sa dignité, de sa réputation.

Lagardère n'avait jamais entendu parler d'elle. Il ne connut, que plus tard, la triste renommée de cette petite créature, qui ressemblait plus à un gamin travesti, qu'à une femme susceptible d'intéresser le cœur le mieux trempé. Et, ce sorte, il s'occupa moins d'elle que de Jeanne Aubry.

Le dîner eut lieu dans une salle à manger, éclairée par cent bougies, vaste, sérée, où l'on n'avait pas à redoutar ce cette chaleur lourde qui rend les convives à la fin d'un repas. Sur les murs, peints à fresque, étaient retracées les nombreuses aventures de Jupiter. Puis, étaient des fleurs des artistes, des vases de Sèvres d'autre. La table portait pour cent mille francs d'argenterie. Les mets étaient succulents, les vins exquis. Le service, fait rapidement par des domestiques qui semblaient sourds muets, tant on exigeait cette impossibilité de leur visage. On prit le café à table. Comme un rétrait de le servir, un nègre de Nubie, géant, aux dents blanches vêtu d'une tunique courte, en soie rouge, coiffé d'un fez de même couleur, s'avança, bien, apportant, portant entre ses mains noire, contenant des cigares et des cigarettes. Il les défonce sur la table. Puis, il prit, avec chaque convive, une petite coupe en porcelaine, destinée à recevoir les cendres de chaque hôte.

Vague à la comtesse Touazig, la conversation tombait peu. Elle en fit les frais avec verve. Le prince Pogoutzine lui donna la réplique. Lord Dover, qui mangeait peu, mais but beaucoup, tut leur auditeur le plus attentif. On parla des femmes, de l'amour ; on crème si profondément en double sujet, que, dit fois, Lagardère, quelqu'hallucinée qu'il fût des propos tenus d'abord, lui choqué d'en entendre de plus scabreux encore. Devant des femmes, sur les lèvres d'une femme.

Il était placé à côté de la belle Jeanne Aubry. Il remarqua, non sans plaisir, qu'elle ne prenait qu'une part restreinte à l'entretien. Elle ne disait que ce qu'elle ne pouvait faire. Hélas ! non, Lagardère se trompait. Objet de satisfaire un formidable appétit, elle n'avait pas le temps de prononcer une parole. Cette opulente fille, au visage angélique, goûta à tous les plats. Elle revint même à quelques uns. Elle tint tête à Hermann Pacha.

Cependant, elle ne laissa pas que de glisser quelques oreillades provocantes du côté de M. Gayot-Busey, le seul, parmi les cinq hommes qui y étaient assis, qui lui parut digne d'attirer son attention. Et quoiles autres pouvaient-ils l'intéresser ?

Le prince Pogoutzine ! Mais elle avait eu de lui tout ce qu'elle pouvait en avoir. Elle aurait pu dire exactement ce qu'une femme comme elle, qui n'avait plus rien à lui accorder, pouvait encore attendre d'un homme comme lui. C'est de perdre son temps que de tenter de le séduire.

Lord Dover ? ce n'était qu'un pugiste, un fat, occupé d'ailleurs, depuis une heure, par la comtesse.

Hermann Pacha ? on vieux beau qui n'avait pas le sou, glorieux autant que ruiné, bon, tout au plus, à offrir le bras à une femme, à la sortie du spectacle, à la condition qu'elle le fît rougir à coup sûr.

Lagardère ! un artiste ! un de ces hommes qui aiment certainement et veulent être aimés de quelque chose ! Elle n'avait que faire d'un amant sérieux.

Gayot Busey ? assez riche pour être prodigue, assez vif pour être trompé, lui était bon idéal. Voilà pourquoi mademoiselle Jeanne Aubry, se tourna pas une seule fois les yeux du côté de Lagardère ; voilà pourquoi elle partagea les faveurs de ses regards, entre sa propre assiette et M. Gayot-Busey, qui fut grise au trois quarts d'heure, et dans l'ivresse duquel elle eut plus de partique tout ce vin qu'il avait bu.

VII

Lorsque sortit de table, quelques uns des convives de Pogoutzine étaient dans un état qui faisait plus honneur à la cave du prince qu'à leur tempérance. Hermann Pacha parlait avec une véhémence impénétrable. Il s'était emparé de Gayot Busey, au grand désespoir de la belle Aubry. Il lui racontait partiques glorieux faits d'armes. Il n'est rien le chef de la prise de Sébastopol. L'intrepide jouenr avait perdu son sang froid. Blanc comme sa chemise, les yeux égarés, il écoutait avec le bébédéterit cette narration échauffante à laquelle il ne comprenait pas un mot.

Un spleen mortel égalait en vie de lord Dover. Il pensait sur les genoux du maître de la comtesse Touazig, qui les lui abandonnait avec la plus entière indifférence.

Quant à mademoiselle Aubry, debout contre une statue, immobile et blanche comme elle, séparée de Gayot Busey par l'interminable recit du héros de Crimée, le regard perdu dans une contemplation qui ne pouvait le prétendre le réveil de l'amour dans son âme, elle était éblouissante.

—Si l'on élevait un monument à la torpeur, écrivit avec cette idée le qui le faudrait couronner, dit en tout Pogoutzine à Lagardère.

—Oui, répondit sur le même ton Lagardère, à condition qu'on décorerait de cette tête et un monument de vice.

Et il désignait la comtesse qui venait d'abandonner lord Podwer assoupi à force d'avoir parlé.

—Vous parliez de moi, messieurs ? demanda-t-elle en s'approchant.

—Mon pouvoir vous trouve belle, ma chère, et il m'ose vous le dire.

A cette déclaration qui laissa Lagardère stupéfait, la comtesse fixa sur lui son regard provoquant.

—Monsieur nous trompe, ditelle. Je l'ai observé pendant le dîner. Il est amoureux de quelque chose.

Lagardère voulut protester. Le prince ne lui en laissa pas le temps et reprit :

Il ne peut pas que de retour alors.

—Jeanne ! murmura.

Elle ne a en des yeux que pour Gayot Busey.

—Pauvre garçon murmura la comtesse.

—Bah ! il est assez riche pour se laisser aimer d'elle dorant quelques mois.

Lagardère ne comprit une trop un sentiment de dégoût s'emparer de lui. Au même moment, un domestique entra pour dresser une table de jeu.

—Jouez vous, demandée Lagardère ?

—Non, prince, et je vous demande la permission de me retirer.

—Déjà ! Ah ! en fait, j'oublierais ! vous êtes un homme rangé, vous. Je crains même que vous ne vous soyez glissé recroé parmi ces il bertins.

Lagardère fit un geste de dénégation.

—Mon dieu ! a été fort bien improvisé, continua le prince. Je tâcherai de vous réunir un de ces soirs à quelque personne plus d'une de vous.... A propos, reprit-il, êtes vous toujours décidé à faire le portrait de mademoiselle Jeanne Aubry ?

—J'y renonce, répondit Lagardère d'une voix grave.

—Vous ne sentez pas l'amo ! dit Pogoutzine en répétant à dessein les expressions dont le peintre s'était servi la veille ; vous avez raison. Ce n'est qu'à théâtre que cette froide nature s'éveille et semble éprouver quelque émotion.

La comtesse Touazig avait écouté cet entretien mais il prendre part, indifférente en apparence à ce qu'elle entendait. Mais, lorsque le peintre déclara qu'il renonçait à faire le portrait de Jeanne Aubry, elle ne put retenir un sourire qui pouvait bien passer pour une marque d'estime. Puis, lorsqu'elle le vit prêt à se retirer, elle s'avança vers lui.

—Monsieur, voulez-vous m'offrir votre bras jusqu'à ma voiture ?

—Quoi ! vous partez aussi, comtesse ! s'écria Pogoutzine.

Tandis que Lagardère, attristé plus qu'il n'aurait voulu, demeurait seul au milieu du salon, elle s'avança vers Jeanne Aubry.

—Ronsoir, ma chérie. Viendrez-vous déjeuner avec moi ?

—Tu-l'en vas déjà ? fit Jeanne languissamment. Non, non, ne m'attends pas demain ; je serai occupée.

—Ah ! ma pauvre, reprit la comtesse en regardant Gayot-Busey qui échappait enfin aux serres redoutables du héros de Crimée, il est bien bête.

—Oui, mais il est si riche !

La comtesse leva les épaules, obéissant à un sentiment de dédain, et embrassa Jeanne. Celle-ci se laissa faire ; puis, sans voir le salut de Lagardère, elle courut à Gayot-Busey, subitement dégrisé à l'aspect des cartes qu'on venait d'apporter, et l'entraîna auprès d'elle sur un divan.

Le prince revint portant lui-même la pelisse de la comtesse. Tandis qu'il l'en enveloppait, il lui dit à l'oreille :

—Vallez pas rendre mon peintre amoureux.

—Laissez donc, mauvais plaisant. Ah ! où est l'homme au petit pied, mon adorateur ? s'écria-t-elle.

Hélas ! lord Podwer, après avoir beaucoup pleuré, s'était endormi. Il ronflait sans vergogne, à deux pas de la place où Gayot-Busey proférait à l'oreille de Jeanne Aubry des serments d'amour. Pour compléter le tableau, Hermann Pacha dormait à l'autre extrémité du divan.

—L'ingrat ! murmura ironiquement la comtesse, en montrant le diplomate anglais.

—Je vais les réveiller, s'écria Pogoutzine.

En même temps, il s'élança vers le divan. Passant, tout à coup, devant lord Powder et de vant Hermann Pacha, il les secoua si brutale ment qu'ils furent bientôt sur pied. Les actuel nuit d'un après l'autre vers la table de jeu, il les contraignit à y prendre place, tandis que Jeanne Aubry, victorieusement appuyée sur le bras de Gayot Busey, venait les rejoindre. Le jeu commença aussitôt.

Pendant ce temps, la comtesse Touazig s'était éloignée suivie de Lagardère. Son coupé l'attendait dans la cour de l'hôtel et s'avança devant le perron. Elle y monta lestement, se blottit dans un coin, rangea fort artistement les plis de sa robe autour d'elle, pour laisser une place libre à son côté.

—Montez donc, monsieur Lagardère, dit-elle. Et comme elle le vit hésiter, elle ajouta : Accompagnez-moi, on vous ramènera.

Lagardère obéit.

(A continuer.)

BULLETIN FINANCIER.

Mardi soir, 20 juillet 1869.

Le marché monétaire, proprement dit, est dans l'état où l'a laissé notre dernier bulletin. Dans les rues, les billets de premier ordre accompagnée d'excellentes garanties collatérales et le papier de commerce de premier ordre, sans garanties collatérales, sont cotés à 10 à 11, pour cent par an ; le bon papier et le papier de second ordre, à 1 à 1 1/2 pour cent par mois. Une seule force somme en bon papier a passé, aujourd'hui, à 10.—Les banques escomptent la plupart des bons billets qu'leur offrent leurs clients et prêtent volontiers, à courte échéance, sur des garanties collatérales satisfaisantes.

L'or a ouvert à 135 7/8 à 135 5/8 contre 135 3/8 à New York et a fermé à 135 1/2 à 135 3/4. Les opérations embrassent $5,000 à 135, $1,000 à 135,000 à 135 1/8, $2,500 et $10,000 à 135 3/8 $4,500 à 135 1/2, $1,000, $2,500 $3,000, $6,000, $10,000 et $20,000 à 135 5/8, $1,000 à 135 3/4—Dans l'argent, $1,200, et $10,000 à 135 3/8 ; dans l'argent, $1,200, et $10,000 à 135 3/8 ; dans les monnaies américaines à 3 à 3 3/4 de prime sur l'or.

Il y a eu plus d'animation sur le change étranger. Les ventes de sterling comprennent 12,000 livres dont 3,000 et 3,500 connaissement à 148 1/8, 3,000 livres à 148 1/2, 3,000 livres de banquiers à 149 1/4, 500 livres de banque à 149 1/8 en or.—Aucune vente de change sur France n'a été annoncée. Nous cotons le sterling à 148 1/4 à 148 3/4 à 148 1/2 à 148 3/4 le connaissement New ! et clear et 149 3/4 à 150 1/4 le change de banque, le change sur France à 5 1/8 1/4 à 5 3/8 le premier, et 5 77 1/2 à 5 76 1/4 le s cond.

Le change américain a été peu recherché. Les banques ont tiré sur New York à 1/2 de prime. Les transactions de change de commerce sont : $500, $10,000, $10,000 et $12,000, sur New York, vers le 1 à 1/4 de prime.

Il ne s'est vendu ni actions ni bonds. Nous avons remarqué une assez bonne demande d'actions fortes, mais fort peu offertes.

Une vente de $2000 de mandats de la police métropolitaine a eu lieu à 83 3/4. La demande est considérable depuis un ou deux jours, mais les porteurs exigent une fraction de plus que les acheteurs ne veulent leur donner.

Une vente (la seule) de $2000 de billets de la ville a été faite à 26 1/8 d'escompte. Les cotations ont scheté les petites sommes à 27 et vendu à 26 d'escompte.

BULLETIN COMMERCIAL.

BUREAU DE L'ABEILLE,

Mardi, 20 juillet 1869.

COTON.—Les ventes d'aujourd'hui ont embrassé 526 balles presque des gris irréguliers. Le low middling s'est aligné entre 30 à 30½, et le strictement low middling de 30½ à 31c. Les listes officielles du dernier grade ayant été tenues fermement, les détenteurs en ayant demandé les chiffres les plus élevés.

ETAT DU COTON.

Stock en main le 1er septembre 1868, bal. 3014
Arrivé depuis notre bulletin, 526
Arrivé précédemment.....826668
Balles additionnelles comp. d'échantillons &c.....3112 834819
Expédié aujourd'hui.....837983
" précédemment.....830790 830790
Stock en main &c.....7029

FRET.—Le marché est calme. Un navire a été engagé aujourd'hui pour transporter de la farine à Londres à raisons de 3 s le barril. Le nombre de navires sans engagements est faible. Nous cotons :

Coton sur vapeurs pour New York ⅛. Les autres taux de cabotage sont irréguliers et nominaux. Pour de steamer à destination de Liverpool.

Sur voilier les taux demandés en ce moment comme suit : Coton pour Liverpool 3/8 d la livre, tabac pour Liverpool 35 s le boucaut, farine pour de 35 c la livre.

TABAC.—Il ne s'est pas opéré de mouvement dans le tabac depuis notre revue de samedi dernier. Il est cependant fait quelques recherches et l'on doit s'attendre à voir sous sous peu s'opérer de nombreuses affaires. Les prix sont fermes et cette changement. Il est clair que les fermiers ne sont nullement disposés à faire des concessions. Les capacités pour le fret sont rares, mais il y a en ce moment quelque mouvement et montant lesquels seront sous peu mis à profit. Nous continuons à coter :

Liquor—Refusé, 2 à 3½. *Common Leaf* 5½ à 7½. Medium, 9 à 10, bon 10 à 11, fin 12 à 13. Choice sélections, 14 à 15 ; fin pour capa, 16 à 18.

Lugs—Refus 7½ à 8½, com leaf, 9½ à 10½, medium, 10 à 11, good, 11 à 12 ; fine 12 à 13½ Choice sélections 13 à 16.

ETAT DU TABAC.

Stock en main au 1er sept 1868, bts. 7783
Reçu jusqu'à ce jour.....1929
Arrivé précédemment.....19147 21846
Exporté durant les 3 derniers jours 1361
Exporté précédemment.....13719 15079
Détail pour emballer &c &c.....1129 16206
Stock en mains et à bord de navires 7783

STOCK ET RELAISSE.—Le marché n'a pas changé. Il a été fait quelques ventes depuis mainte que quelques bonnaste se sucre frais. Le vieux stock se diminue que lentement. Pas de sucre de la Louisiane sur la levée.

ARRIVAGES DE L'OUEST.—Le steamer Rob Roy, de Cincinnati est arrivé ici depuis notre revue d'hier.

FARINE.—La demande de farine a été bornée aujourd'hui et le marché faibli malgré que le stock de l'article soit faible, et qu'il y ait plusieurs de qualitée saines et douces. Hier soir—et aujourd'hui le marché a été plus ferme et quelque peu plus actif. Nous cotons : Hier soir—triple extra vendus en lots à $6 le baril. Aujourd'hui, les principales ventes se sont bornées à 1000 barils, dont 200 de superfine à $6, 200 de farine pour ce qu'elle vaut à $6 50, 200 de double extra, en lots de placements à $6 60 à $6 62 1/2, 150 et 250 barils de double à $6 75, et 100 d extra de choix à des conditions privées.

MAIS—Rare et en demande. Les prix en sont fermes. Il a eu et vendu aujourd'hui 1500 sacs, 200 du jaune mélangé à $1 17½, 100, 145 et 700 de blanc à $1 20 le boisseau.

AVOINE.—Continue à être calme, mais ferme, 150 et 150 sacs vendus à 78 c le boisseau.

SON.—Calme, 50 sacs, vendus à $1 05 et 50 à $1 07½ le boisseau

FOIN.—L'approvisionnement de foin est faible et la demande de l'article est limitée. Vendu aujourd'hui 500 balles, dont 300 de beau foin de l'Ouest à $26, 200 de prime à $27 et 300 d extra de choix à $30 le tonneau.

PORC.—Calme et il n'a eu fait que des affaires en détail à $38 à $39 le baril de 200 livres. Hier soir on lui de 50 bls de mess over weight se sont vendus à $41 75 le baril.

BACON.—Le marché a été plus ferme. Les détenteurs demandent actuellement 15 à 15½ c la livre d'épaules, 18½ c pour les côtes clear ribbed et 19½ à 19½ c pour les côtes désossées, mais il ne s'est fait qu'un petit commerce en détail et à ces prix.

SAINDOUX.—La demande de saindoux est bonne et les prix de l'article sont fermes. Il n'est vendu aujourd'hui 10 tierces de saindoux de choix, au détail, à 20 c, 25 tierces de rebiné, au détail à 20½ c la livre et 10 du en magasin à 19½ c la livre.

BERRAS ET BUTTES.—L'article commande 21 cts la livre.

VIANDE SALÉE A SEC.—Les épaules se vendent en détail 11½ c la livre.

ŒUFS.—Les œufs se vendent à 12 à 16 cts la douzaine pour l'article en caisses et — — pour les œufs en barils.

VOLAILLE.—Les poules se vendent au débarcadère 5 à $5 la douzaine de poules arrivées à point et de poulets à $4, les dindes $ 18 la douzaine, les oies de la Louisiane — la doux.

SEIGLE.—Pas de demandes. L'article est offert en magasin à $1 20 le boisseau. La dernière vente sur la levée s'est opérée à $1 15 le boisseau.

RIZ.—Il arrive que peu de riz de la Louisiane, mais la demande ne regarde que de petits lots. L'article se détaille 7 à 8 c la livre d'ordinaire, 8½ à 8¾ pour le prime et 3 à 5½ c pour la qualité de choix.

Marché aux Bestiaux.

Nouvelle-Orléans, 21 juillet 1869.

Arrivé hier—498 bœufs du Texas, 127 veaux et vaches d'un an, 181 moutons, 3 vaches à lait.

Vendu—273 bœufs du Texas, 100 veaux et veaux d'un an, 245 moutons, 19 moutons 3 vaches à lait.

A vendre—882 bœufs du Texas, 227 veaux et veaux d'un an, 121 cochons, 181 moutons, 3 vaches à lait.

Bœufs du Texas, gras, nourris	—	—	—
Bœufs du Texas, gras, par tête	—	—	—
Bœufs du Texas, 1re qlt., par tête	35,00	à	45,00
Bœufs du Texas, 2de qlt., par tête	25,00	à	30,00
Bœufs du Texas, 3me qlt., par tête	16,00	à	20,00
Cochons par liv., gr	0, 9	à	0,11
Cochons par tête, gr	7,50	à	9,25
Moutons 1re qlt., par tête	4,00	à	6,00
Moutons 2de qlt., par tête	3,00	à	3,50
Moutons 3me qlt., par tête	0,00	à	0,00
Vaches à lait, de 1ère qlt., par tête	80,00	à	100,00
Vaches à lait, 2de qlt., par tête	50,00	à	50,00
Veaux, par tête	8,00	à	12,00
Veaux d'un an, par tête	8,00	à	12,00
Chèvres, par tête	1,50	à	4,00

MOUVEMENT DU PORT.

Bureau de l'*Abeille*,

Mercredi matin, 21 juillet 1869.

La journée d'hier a été excessivement chaude et très calme. Le fret reçu par les arrivages est insignifiant. Les bateaux qui sont partis avaient été généré en assez beau chargement, en égard à la saison.

ARRIVÉS HIER.—Le Rob Roy, de Cincinnati ; le Wild Wagoner, de Natchez ; le Lule D, de la Rivière Ouachita ; l'Annie Wagley, des Opelousas ; le Welcome, de Bayou Sara ; le Crescent, de la côte d'en bas.

PARTIS HIER.—Le Myrtle, pour la côte d'en bas ; le Flicker et le Cecina, pour le Bayou Lafourche ; le J. D. Hinde et le J. G. Blackford, pour les Attakapas ; le Celeste, pour la Rivière Rouge ; le Gov. Allen, pour Vicksburg ; et le F. W. Sinsder, pour Louisville.

Parmi les bateaux qui partent aujourd'hui, nous signalerons le Crescent capitaine C. R. Pagge, lequel fait deux voyages par semaine jusqu'à Riceland, paroisse Plaquemines ; il prends du frêt et des passagers pour tous les arrêtages intermédiaires. Il part de la Nouvelle-Orléans tous les samedis et mercredis matin à 10 heures.

Nous appelons l'attention des expéditeurs et des voyageurs sur le beau paquebot Welcome, capt. V. B. Barnes, lequel, à l'avenir, fera deux voyages par semaine jusqu'à Lobdel Store, dans la paroisse West Baton Rouge, laissant la Nlle-Orléans, comme par le passé, tous les mercredis, à 10 heures du matin, et tous les samedis, à 5 heures du soir. M. Allen Jumel préside l'office et M. L. Sellers et C. Deen sont préposés au frêt.

Le Wild Wagoner, qui est de plus en plus recherché des voyageurs, partira ce soir, à 5 heures, pour Natchez ; il fait deux voyages par semaine, quittant la Nlle-Orléans tous les mercredis et samedis, à 5 heures du soir. M. J. C. Libano est chargé de l'administration ; il a pour assistant M. Jacques Reid. M. J. A. Richard a la charge importante du frêt.

Le capitaine A. C. Goddin, commandant le Wild Wagoner, a remplacé à son bord la table commune par le restaurant, de sorte que les passagers se nourrissent comme bon leur semble. Le restaurant est ouvert de 6 1/2 heures du matin à 11 heures du soir, et les repas se paient en dehors du prix de passage, comme cela se pratique sur les bateaux du Nord et de l'Ouest. Le Wild Wagoner ne prend pas de passagers pour un point quelconque de la côte, au-dessus de Baton Rouge, pour moins de $5.

Le bateau favori des Opelousas, l'Annie Wagley, capt. W. Burton, assisté de M. Kenson comme comptable, part ce soir à 5 heures. Ce bateau prend du frêt et des passagers pour les Port Barré et tous les débarcadères de la côte, pour la rivière Atchafalaya et pour le Bayou Courtableau.

Sont attendus pour partir demain : le Myrtle le Rose Franks et le Hunter.

ANCIEN ET INFAILLIBLE.

PLUS DE TRENTE ANS DEVANT LE PUBLIC

LE CÉLÈBRE VERMIFUGE DU

Dr C. McLANE.

Le plus efficace qu'il y ait au monde.

Toutes les mères devraient l'avoir.
Vos enfants sont ils malades ?
Ont ils une démangaison continuelle au nez
Ont-ils un appétit vorace ?
Ont-ils le ventre dur et enflé ?
Ont-ils une langue sale et un goût désagréable ?

DONNEZ-LEUR LE VERMIFUGE DE McLANE.

Ont-ils une mauvaise haleine et des maux de tête ?
Ont-ils des dérangements d'estomac ?
Ont-ils un sommeil troublé et des grincements de dents ?
Sont-ils momentanément aveugles et sourds ?

DONNEZ-LEUR LE VERMIFUGE DE McLANE

Prenez-vous y à temps—les délais sont dangereux.

LE VERMIFUGE DE McLANE

N'est pas un candi dangereux.

LE VERMIFUGE DE McLANE

Fait d'administrer à l'enfant de l'âge le plus tendre comme à une grande personne.

N'achetez que le CÉLÈBRE VERMIFUGE DU Dr McLANE.

Il n'est véritable qu'autant qu'il porte la signature

FLEMING BROS.

On le vend dans le monde entier.

Chemins de fer.

Chemin de Fer Pontchartrain.

Arrangement d'été.

DEPARTS. DE LA VILLE—Nouveau Depot.	DU LAC—
6 heures du matin.	5 heures du matin.
7 " "	7 " "
9 " "	9 " "
Midi	1 heure P. M.
2 heures P. M.	3 " "
4 " "	4 " "
5 " "	5 " "
6 " "	6 " "
7 " "	7 " "
8 " "	8 " "
9 " "	9 " "

Le convoi de 9 heures du soir, du lac, ne va qu'à l'ancien depot.

Un char à cheval partira de l'ancien dépôt, à 4 heures du soir et, du Lac, à 11 heures du soir.

Le Dimanche, le convoi du soir partira du nouveau depot à 4 heures du matin.

Les nouvelles partiront à 6 heures du matin, à 2 heures de midi et à 9 heures du soir.

Prix du passage jusqu'à Gentilly, 15 cents et autant pour revenir.

Les personnes qui désirent arriver à Gentilly devront en prévenir le conducteur avant le départ du convoi.

G. PANDELY,
Surintendant-Général.

Route directe et courte

De la Nouvelle-Orléans à New-York, Boston et toutes les villes du Nord et de l'Est, par le Chemin de Fer, "Cairo and Illinois Central."

LES convois partent de Cairo tout dégénérement à l'arrivée des convois et des bateaux du Sud.

Il n'y a que deux changements entre la Nouvelle-Orléans et New-York.

Des cars de suite sont attachés à tous les convois.

On peut acheter à Galveston et à Houston, Texas, des billets pour New-York et toutes les villes de l'Est. On peut également en avoir à la Nouvelle-Orléans, à Mobile et à Cairo. — W. F. JOHNSON,
Agent général du passage, Chicago.
R. F. BONGLEY,
Agent général du fret, à Chicago.
M. HUGHITT,
20 avril—3m Surintendant général, à Chicago.

GRAND CHEMIN DE FER DE LA Louisiane et de Texas, de Morgan

Route de la malle des Etats-Unis entre la Nlle-Orléans, la Louisiane occidentale et le Texas.

LE FERRY de Morgan City, Berwick City, traverse la Rue Sic-Mer, en face de la Place Jackson, tous les jours, à SEPT HEURES DU SOIR. M. A. M. et relient au CONVOI DE PASSAGERS qui part d'Algier à antibouche A. M.

Le fret pour les stations du chemin, pour les débarcadères du Tache, et à livrer à la Nlle-Iberie au Marbelle, est reçu tous les jours (les dimanches exceptés) de 7 heures du matin à 5 heures du soir, au pied de la rue Ste-Anne.

Le fret pour tous les points du Bayou Lafourche, entre Lafourche et Lockport, pour le Canal Schuyler et pour Houma, sera reçu et transporté par les stations de Raceland, Lafourche et Terrebonne, aux taux de bateau à vapeur pour toute la route.

Tout fret pour le Texas doit être payé au moment de l'embarquement, et le fret pour l'intérieur doit être payé sur livraison.

GEO. PANDELY,
Surintendant.

Fret en passage s'adresser au bureau, rue Natchez et Magasin. CHS. A. WHITNEY & Co
Agents.

Point d'Aiguille Double, Elastique.

$40.....$45

ELLE N'A PAS D'ÉGALE SOUS LE RAPORT DE LA SIMPLICITÉ.

Elle est patentée en Amérique et en Europe.

Toute la machine est à la surface et peut se hoiter sans changement de place. La longueur du point peut être changée toute que la machine fonctionne. Le premier venu peut faire des boutonnières dedans et la machine sond avec vitesse, de noir ou dé fil de coze les numéros, les deutelles les plus fines et les draps les plus épais.

Elle fait plus que la plupart des machines de grand prix, car, avec les aiguilles courbes, on peut faire tous les points de couture de coulleur et de grandeur convenables, faire des broderies supérieures à tout ce que peut exécuter la main.

Voici quelques-uns des nouveaux avantages de cette machine :

1 Elle fait le point double élastique et tire le fil de deux bobines.

2 Elle fait un surfit plus fort et plus joli que n'en peut faire la main ou une machine quelconque.

3 Elle a un très grand espace sous le bras et l'aiguille est au centre du pied-de-biche.

4 Le travail supporte mieux que celui d'aucune autre machine, l'effet du fil, du glissage, du repassage et de l'usure.

5 Elle fonctionne plus rapidement, elle a beaucoup moins de force, elle est plus simple et coûte moins qu'aucune des machines actuelles.

6 Elle ne fait pas de bruit ou suppend facilement à s'en servir et il est facile de la tenir au bon état.

7 Elle économise le temps, l'argent, le travail et la patience.

8 Elle convient pour tous les travaux d'aiguille.

9 Elle a tous les avantages qu'offrent les autres machines, et de fait elle en a plus que devrait le recommander tout le monde.

Enfin, elle possède tous les avantages nécessaires, le seule condit peu, ce qui est la chose la plus importante ; 2o elle est simple et elle est plus rapide, 3o elle est parfait.

J. CONSIDINE, Agent,
89 rue Canal.

On demande, dans les Etats de l'Atlantique, du Mississippi de la Louisiane et du Texas des agents qui en ont de bons titres. De grands avantages leur sont offerts. Post-Office, Boîte 581.

1juin—3m

LE CELEBRE ENDUIT EGYPTIEN,

Patenté à Washington le mois de mai dernier, décoré à la Troisième Foire d'Etat de la Louisiane le 7 avril dernier.

CE remarquable produit, composé des ingrédients les plus salubres connus jusqu'à ce jour et dont l'article carbolique forme une des principales bases, est le meilleur que les anciens égyptiens employaient pour conserver les bois de leurs sarcophages, sauf toutefois les grandes améliorations que les progrès de la chimie moderne ont permis d'introduire dans la préparation de cet enduit, et de l'emploi facile à toute manœuvre en toute saison et sous n'importe quelle latitude.

Ce produit, dont de nombreuses expériences ont permis de constater l'efficacité, possède, en outre de ses qualités salubres et désinfectantes, celle de préserver de la pourriture tous les bois appelés à être mis en contact avec l'eau ou l'humidité. L'emploi de ce produit dans ce pays, où le bois est appliqué à une foule d'usages, est d'une utilité incontestable.

Les propriétaires en général et chacun en particulier sont invités à en faire usage pour préserver de toute atteinte sous le climat, leurs hangars et leurs bordures et revêtis de toutes sortes de maisons, poteaux de télégraphe et de chemins, barrières, portes, portes, traverses de chemin de fer etc., etc.

L'enduit égyptien, appliqué selon le procédé de l'inventeur, protège également des atteintes de l'humidité ou de la vermine tout papier de toiture que ce soit, et le cellulosine, ainsi que toutes les glaces étamées sont la cellulosine, ainsi que toutes les glaces étamées qui ne se détériorent tant que ne seront pas ternies.

Le papier d'emballage préparé par l'inventeur protégera également de l'humidité et des mauvaises odeurs des denrées délicates qui doivent séjourner longtemps dans les magasins d'une saison à l'autre, ainsi que les draps et tous objets de linnage qui craignent les atteintes des mites.

L'enduit égyptien sera vendu à la Nouvelle-Orléans, aux adresses de l'inventeur, rue Gravier, 41.

ALEXANDRE FINCHE, 20 rue Toulouse.
et chez E. U. AUBERT, chapelier, 52 rue de Chartres. 1juil—3m

De la viande fraîche, en tout temps ! en mer, dans le camp et en marche.

Viande de Bœuf, de Stabler, dans des boîtes en ferblanc, et sans os.

GARANTIES POUR TOUS LES CLIMATS.

L'EXPÉRIENCE a prouvé à bonde de notre période qu'un offre au public pour de la meilleur remplacant de la viande fraîche du marché et bella qui se vend à plus bas prix. Elle n'a pas de rivale qui est dans les boîtes en ferblanc de 5 10, 15 et 20 livres, et ces boîtes sont dans des cases d'environ quatre-vingt-dix livres.

Tout les voyages est aussi bien approvisionné de la viande cuite ou à la viande salée, car elle conserve le jus et l'odeur de la viande fraîche. Lorsqu'elle est préparée et cuite d'après la recette qui on trouve sur la boîte, elle fait une soupe aussi bonne et aussi nourrissant que celui de la viande fraîche. Dans le cas de grands arrêtages sur la viande préparée pour les soldats et les marins, elle est plus économique que la viande fra